

Demandez encore aux marmottes si c'est bien de refuser l'accès de son magasin souterrain aux autres marmottes de la même colonie, et elles vous répondront que c'est très mal, en faisant toute sorte de chicanes à l'avare.

Demandez enfin à l'homme primitif, au Tchoukche, par exemple, si c'est bien de prendre à manger dans la tente d'un des membres de la tribu en son absence. Et il vous répondra que si l'homme pouvait lui-même se procurer sa nourriture, c'eût été très mal. Mais s'il était fatigué ou dans le besoin, il devait prendre la nourriture là où il la trouvait ; mais que, dans ce cas, il eût bien fait de laisser son bonnet ou son couteau, ou bien même un bout de ficelle avec un nœud, afin que le chasseur absent puisse savoir en rentrant qu'il a eu la visite d'un ami et non d'un maraudeur. Cette précaution lui eût évité les soucis que lui donnerait la présence possible d'un maraudeur aux environs de sa tente.

Des milliers de faits semblables pourraient être cités ; des livres entiers pourraient être écrits pour montrer combien les conceptions du bien et du mal sont identiques chez l'homme et chez les animaux.

La fourmi, l'oiseau, la marmotte et le Tchoukche sauvage n'ont ni Kant ni les Saints Pères, ni même Moïse. Et cependant, tous ont la même idée du bien et du mal. Et si vous réfléchissez un moment sur ce qu'il y a au fond de cette idée, vous verrez sur-le-champ que ce qui est réputé bon chez les fourmis, les marmottes et les moralistes chrétiens ou athées, c'est ce qui est utile pour la préservation de la race — et ce qui est réputé mauvais, c'est ce qui lui est nuisible. Non pas pour l'individu, comme disaient Bentham et Mill, mais bel et bien pour la race entière.

L'idée du bien et du mal n'a ainsi rien à voir avec la religion ou la conscience mystérieuse ; c'est un besoin naturel des races animales, et quand les fondateurs des religions, les philosophes et les moralistes nous parlent d'entités divines ou métaphysiques, ils ne font que ressasser ce que chaque fourmi, chaque moineau pratiquent dans leurs petites sociétés :

Est-ce utile à la société ? Alors c'est bon. — Est-ce nuisible ? Alors c'est mauvais.

Cette idée peut être très rétrécie chez les animaux inférieurs, ou bien elle s'élargit chez les animaux les plus avancés, mais son essence reste toujours la même.

Chez les fourmis, elle ne sort pas de la fourmilière. Toutes les coutumes sociables, toutes les règles de bienséance ne sont applicables qu'aux individus de la même fourmilière. Il faut dégorger la nourriture aux membres de la fourmilière — jamais aux autres. Une fourmilière ne fera pas une seule famille avec une autre fourmilière, à moins de circonstances exceptionnelles, telle que la détresse commune à toutes les

deux. De même les moineaux du Luxembourg, tout en se supportant mutuellement d'une manière frappante, feront une guerre acharnée à un moineau du square Monge qui oserait s'aventurer au Luxembourg. Et la Tchouktche considérera un Tchouktche d'une autre tribu comme un personnage auquel les usages de la tribu ne s'appliquent pas. Il est même permis de lui vendre (vendre, c'est toujours plus ou moins voler l'acheteur : sur les deux, il y en a toujours un de dupé), tandis que ce serait un crime de vendre aux membres de sa tribu : à ceux-ci on donne sans jamais compter. Et l'homme civilisé, comprenant enfin les rapports intimes, quoique imperceptibles au premier coup d'œil, entre lui et le dernier des Papouas, étendra ses principes de solidarité sur toute l'espèce humaine et même sur les animaux. L'idée s'élargit, mais le fond reste toujours le même.

D'autre part, la conception du bien et du mal varie selon le degré d'intelligence ou de connaissance acquises. Elle n'a rien d'immuable.

L'homme primitif pouvait trouver très bon, c'est-à-dire très utile à la race, de manger ses vieux parents quand ils devenaient une charge (très lourde au fond) pour la communauté. Il pouvait aussi trouver bon — c'est-à-dire toujours utile pour la communauté — de tuer ses enfants nouveau-nés et de n'en garder que deux ou trois par famille afin que la mère pût les allaiter jusqu'à l'âge de trois ans et leur prodiguer sa tendresse.

Aujourd'hui, les idées ont changé ; mais les moyens de subsistance ne sont plus ce qu'ils étaient dans l'âge de pierre. L'homme civilisé n'est pas dans la position de la famille sauvage qui avait à choisir entre deux maux : ou bien manger les vieux parents, ou bien se nourrir tous insuffisamment et bientôt se trouver réduits à ne plus pouvoir nourrir ni les vieux parents ni la jeune famille. Il faut bien se transporter dans ces âges que nous pouvons à peine évoquer dans notre esprit, pour comprendre que, dans les circonstances d'alors, l'homme demi-sauvage pouvait raisonner assez juste.

Les raisonnements peuvent changer. L'appréciation de ce qui est utile ou nuisible à la race change, mais le fond reste immuable. Et si l'on voulait mettre toute cette philosophie du règne animal en une seule phrase, on verrait que fourmis, oiseaux, marmottes et hommes sont d'accord sur un point.

Les chrétiens disaient : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi ». Et ils ajoutaient : « Sinon, tu seras expédié dans l'enfer ! »

La moralité qui se dégage de l'observation de tout l'ensemble du règne animal, supérieure de beaucoup à la précédente, peut se résumer ainsi : Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fassent dans les mêmes circonstances. »

VOLONTÉ ANARCHISTE

LA MORALE ANARCHISTE

DE PIERRE KROPOTKINE

36

GRUPPE PRESNES ANTONY • FEDERATION ANARCHISTE

Vouloir l'anarchisme

Il existe de par le monde une importante littérature pour la propagation des idées anarchistes. Elle témoigne, en partie, de la fécondité de ce qui n'est pas un simple courant de pensée. Les anarchistes, en effet, s'ils théorisent leur action dans des livres, proposent avant toute chose un projet global de société et ont participé, au cours de l'histoire, à de nombreux mouvements sociaux d'émancipation des individus et des peuples.

Aujourd'hui, les anarchistes doivent s'attacher à faire connaître l'histoire des luttes qu'ils ont menées et les idées de ceux qui ont défendu l'objectif libertaire.

Une collection pourrait aisément se suffire de cela. Il nous a semblé, toutefois, que, tout en éditant des textes du passé, les modifications du contexte social nécessitent une réactualisation de nos analyses.

Si l'exploitation et la domination de l'homme par l'homme, dénoncées au siècle dernier, demeurent les fondements de la société actuelle, le capitalisme — d'Etat ou privé — change de visage. Le pouvoir est de plus en plus entre les mains des techniciens, l'Etat s'adonne à la gestion d'entreprises, le capitalisme s'internationalise au moyen de multinationales... Nous devons tenir compte de ces nouvelles données.

Enfin, cette collection a un but militant. L'anarchisme doit se développer, être présent de manière constante et durable dans les milieux culturels, dans les milieux de contestation... et surtout dans le monde du travail. L'édition contribue à la vitalité de notre mouvement.

Tous les partis politiques, de l'extrême droite à l'extrême gauche se chamaillent quant au rôle et à la place que doit prendre l'Etat dans la société. Seuls les anarchistes, et avec eux tous ceux qui refusent de subir le Pouvoir, combattent pour une société sans Etat et proposent des structures sociales adéquates. Il faut que se fasse entendre cette voix qui rassemble l'espoir de tous ceux qui souhaitent se libérer.

« Volonté anarchiste » est éditée par un groupe militant. Son objectif est de faire connaître la pensée et l'action des anarchistes. Les compagnons qui souhaiteraient y voir publier un texte peuvent nous écrire. Nous avons besoin d'un circuit de distribution le plus large possible. N'hésitez pas à nous indiquer des points de vente éventuels et à diffuser « Volonté anarchiste ». A cette fin, nous pouvons vous faire une réduction de 33% pour toute commande de 5 exemplaires.

Abonnez-vous si ce travail vous intéresse et rejoint votre idéal. « Volonté anarchiste » est une contribution supplémentaire à la construction d'une société libertaire.

Salut et révolution sociale.
Groupe Fresnes-Antony.

Et elle ajouta :

« Remarque bien que ce n'est qu'un conseil ; mais ce conseil est le fruit d'une longue expérience de la vie des animaux en sociétés et chez l'immense masse des animaux vivant en sociétés, l'homme y compris, agir selon ce principe a passé à l'état d'habitude. Sans cela, d'ailleurs, aucune société ne pourrait exister, aucune race ne pourrait vaincre les obstacles naturels contre lesquels elle a à lutter. »

Ce principe si simple est-il bien ce qui se dégage de l'observation des animaux sociables et des sociétés humaines ? Est-il applicable ? Et comment ce principe passe-t-il à l'état d'habitude et se développe toujours ? C'est ce que nous allons voir maintenant.

V

L'idée du bien et du mal existe dans l'humanité. L'homme, quelque degré de développement intellectuel qu'il ait atteint, quelque obscurcies que soient ses idées par les préjugés et l'intérêt personnel, considère généralement comme bon ce qui est utile à la société dans laquelle il vit, et comme mauvais ce qui lui est nuisible.

Mais d'où vient cette conception, très souvent si vague qu'à peine pourrait-on la distinguer d'un sentiment ? Voilà des millions et des millions d'êtres humains qui jamais n'ont réfléchi à l'espèce humaine. Ils n'en connaissent, pour la plupart, que le clan où la famille, rarement la nation — et encore plus rarement l'humanité, — comment se peut-il qu'ils puissent considérer comme bon ce qui est utile à l'espèce humaine, ou même arriver à un sentiment de solidarité avec leur clan, malgré leurs instincts étroitement égoïstes ?

Ce fait a beaucoup occupé les penseurs de tout temps. Il continue de les occuper et il ne se passe pas d'année que des livres ne soient écrits sur ce sujet. A notre tour, nous allons donner notre vue des choses ; mais relevons en passant que si l'explication du fait peut varier, le fait lui-même n'en reste pas moins incontestable ; et lors même que notre explication ne serait pas encore la vraie, ou qu'elle ne serait pas complète, le fait, avec ses conséquences pour l'homme, resterait toujours. Nous pouvons ne pas nous expliquer entièrement l'origine des planètes qui roulent autour du soleil, — les planètes roulent néanmoins, et l'une nous emporte avec elle dans l'espace.

Nous avons déjà parlé de l'explication religieuse. Si l'homme distingue entre le bien et le mal, disent les hommes religieux, c'est que Dieu lui a inspiré cette idée. Utile ou nuisible, il n'a pas à discuter : il n'a qu'à obéir à l'idée de son créateur. Ne nous arrêtons pas à cette explication — fruit des terreurs et de l'ignorance du sauvage. Passons.

D'autres (comme Hobbes) ont cherché à l'expliquer par la loi. Ce serait la loi qui aurait développé chez l'homme le sentiment du juste et

de l'injuste, du bien et du mal. Nos lecteurs apprécieront eux-mêmes cette explication. Ils savent que la loi a simplement utilisé les sentiments sociaux de l'homme pour lui glisser, avec des préceptes de morale qu'il accepterait, des ordres utiles à la minorité des exploiters, contre lesquels il se rebiffait. Elle a perverti le sentiment de justice au lieu de le développer. Donc, passons encore.

Ne nous arrêtons pas non plus à l'explication des utilitaires. Ils veulent que l'homme agisse moralement par intérêt personnel, et ils oublient ses sentiments de solidarité avec la race entière, qui existent, quelle que soit leur origine. Il y a déjà un peu de vrai dans leur explication. Mais ce n'est pas encore la vérité entière. Aussi, allons plus loin.

C'est encore, et toujours, aux penseurs du dix-huitième siècle qu'il appartient d'avoir deviné, en partie du moins, l'origine du sentiment moral.

Dans un livre superbe, autour duquel la prêtaille a fait le silence et qui est en effet peu connu de la plupart des penseurs, même antireligieux, Adam Smith a mis le doigt sur la vraie origine du sentiment moral. Il ne va pas le chercher dans des sentiments religieux ou mystiques, — il le trouve dans le simple sentiment de sympathie.

Vous voyez qu'un homme bat un enfant. Vous savez que l'enfant battu souffre. Votre imagination vous fait ressentir vous-même le mal qu'on lui inflige ou bien, ses pleurs, sa petite face souffrante vous le disent. Et si vous n'êtes pas un lâche, vous vous jetez sur l'homme qui bat l'enfant, vous arrachez celui-ci à la brute.

Cet exemple, à lui seul, explique presque tous les sentiments moraux. Plus votre imagination est puissante, mieux vous pourrez vous imaginer ce que sent un être que l'on fait souffrir, et plus intense, plus délicat sera votre sentiment moral. Plus vous êtes entraîné à vous substituer à cet autre individu, et plus vous ressentirez le mal qu'on lui fait, l'injure qui lui a été adressée, l'injustice dont il a été victime — et plus vous serez poussé à agir pour empêcher le mal, l'injure ou l'injustice. Et plus vous serez habitué, par les circonstances, par ceux qui vous entourent, ou par l'intensité de votre propre pensée et de votre propre imagination à agir dans le sens où votre pensée et votre imagination vous poussent — plus ce sentiment moral grandira en vous, plus il deviendra habitude.

C'est là ce qu'Adam Smith développe avec un luxe d'exemples. Il était jeune lorsqu'il écrivit ce livre infiniment supérieur à son œuvre sénile, « L'Economie Politique ». Libre de tout préjugé religieux, il chercha l'explication morale dans un fait physique de la nature humaine, et c'est pourquoi pendant un siècle la prêtaille en soutane ou sans soutane a fait silence autour de ce livre.

La seule faute d'Adam Smith est de n'avoir pas compris que ce même sentiment de sympathie, passé à l'état d'habitude, existe chez les animaux tout aussi bien que chez l'homme.

N'en déplaise aux vulgarisateurs de Darwin, ignorant chez lui tout ce qu'il n'avait pas emprunté à Malthus, le sentiment de solidarité est le trait prédominant de la vie de tous les animaux qui vivent en sociétés. L'aigle dévore le moineau, le loup dévore les marmottes, mais les aigles et les loups s'aident entre eux pour chasser, et les moineaux et les marmottes se solidarisent si bien contre les animaux de proie que les maladroits seuls se laissent pincer. En toute société animale, la solidarité est une loi (un fait général) de la nature, infiniment plus importante que cette lutte pour l'existence dont les bourgeois nous chantent la vertu sur tous les refrains, afin de mieux nous abrutir.

Quand nous étudions le monde animal et que nous cherchons à nous rendre compte de la lutte pour l'existence soutenue par chaque être vivant contre les circonstances adverses et contre ses ennemis, nous constatons que plus le principe de solidarité égalitaire est développé dans une société animale et passé à l'état d'habitude, — plus elle a de chances de survivre et de sortir triomphante de la lutte contre les intempéries et contre ses ennemis. Mieux, chaque membre de la société sent sa solidarité avec chaque autre membre de la société — mieux se développent, en eux tous, ces deux qualités qui sont les facteurs principaux de la victoire et de tout progrès — le courage d'une part, et d'autre part la libre initiative de l'individu. Et plus, au contraire, telle société animale ou tel petit groupe d'animaux perd ce sentiment de solidarité (ce qui arrive à la suite d'une misère exceptionnelle, ou bien à la suite d'une abondance exceptionnelle de nourriture), plus les deux autres facteurs du progrès — le courage et l'initiative individuelle — diminuent : ils finissent par disparaître, et la société, tombée en décadence, succombe devant ses ennemis. Sans confiance mutuelle, point de lutte possible ; point de courage, point d'initiative, point de solidarité — et point de victoire ! C'est la défaite assurée.

Nous reviendrons un jour sur ce sujet et nous pourrions démontrer avec luxe de preuves comment, dans le monde animal et humain, la loi de l'appui mutuel est la loi du progrès, et comment l'appui mutuel, ainsi que le courage et l'initiative individuelle qui en découlent, assurent la victoire à l'espèce qui sait mieux les pratiquer. Pour le moment, il nous suffira de constater ce fait. Le lecteur comprendra lui-même toute son importance pour la question qui nous occupe.

Que l'on s'imagine maintenant ce sentiment de solidarité agissant à travers les millions d'âges qui se sont succédé depuis que les premières ébauches d'animaux ont apparu sur le globe. Que l'on s'imagine comment ce sentiment peu à peu devenait habitude et se transmettait par l'hérédité, depuis l'organisme microscopique le plus simple jusqu'à ses

descendants, — les insectes, les reptiles, les mammifères et l'homme, — et l'on comprendra l'origine du sentiment moral qui est une nécessité pour l'animal, tout comme la nourriture ou l'organe destiné à la digérer.

Voilà, sans remonter encore plus haut (car ici il nous faudrait parler des animaux compliqués, issus de colonies de petits êtres extrêmement simples), l'origine du sentiment moral. Nous avons dû être extrêmement court pour faire rentrer cette grande question dans l'espace de quelques petites pages, mais cela suffit déjà pour voir qu'il n'y a là rien de mystique ni de sentimental. Sans cette solidarité de l'individu avec l'espèce, le règne animal ne se serait jamais développé ni perfectionné. L'être le plus avancé sur la terre serait encore un de ces petits grameaux qui nagent dans les eaux et qui s'aperçoivent à peine au microscope. Existerait-il même, car les premières agrégations de cellules ne sont-elles pas déjà un fait d'association dans la lutte ?

VI

Ainsi nous voyons qu'en observant les sociétés animales — non pas en bourgeois intéressé, mais en simple observateur intelligent — on arrive à constater que ce principe : « Traite les autres comme tu aimerais à être traité par eux dans des circonstances analogues » se retrouve partout où il y a société.

Et quand on étudie de plus près le développement ou l'évolution du monde animal, on découvre (avec le zoologiste Kessler et l'économiste Tchernychevsky) que ce principe, traduit par un seul mot : Solidarité, a eu, dans le développement du règne animal, une part infiniment plus grande que toutes les adaptations pouvant résulter d'une lutte entre individus pour l'acquisition d'avantages personnels.

Il est évident que la pratique de la solidarité se rencontre encore plus dans les sociétés humaines. Déjà les sociétés de singes, les plus élevées dans l'échelle animale, nous offrent une pratique de la solidarité des plus frappantes. L'homme fait encore un pas dans cette voie, et cela seul lui permet de préserver sa race chétive au milieu des obstacles que lui oppose la nature et de développer son intelligence.

Quand on étudie les sociétés de primitifs, restés jusqu'à présent au niveau de l'âge de pierre, on voit dans leurs petites communautés la solidarité pratiquée au plus haut degré envers tous les membres de la communauté.

Voilà pourquoi ce sentiment, cette pratique de solidarité, ne cessent jamais, pas même aux époques les plus mauvaises de l'histoire. Lors même que des circonstances temporaires de domination, de servitude, d'exploitation font méconnaître ce principe, il reste toujours dans la pensée du grand nombre, si bien qu'il amène une poussée contre les